Septième Année. Mercredi 8 Mai 1895 N^lle Série — (VIe) N° 128.

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR
Rédacteur en Chef : Ernest BOSC
Adresser tout ce qui concerne le Journal :
A NICE
du 2 Novembre au 2 Mai
A TOURS
du 1er Mai au 1er Novembre



ABONNEMENTS
FRANCE ET ÉTRANGER :
25 numéros.................. 5 fr.
ADMINISTRATION
NICE ET TOURS
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

SOMMAIRE :

MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT

De quoi est formé le savoir ?

D'idées formées par la perception, puis d'idées que la conception tire des données de la perception, puis de théories et de systèmes formés par le groupement des conceptions. Percevoir, concevoir et construire des théories sont des manières de penser ; chaque manière de penser produit un genre de connaissance ; il y a les connaissances de la pensée perceptive, les connaissances de la pensée conceptive et celles de la pensée systématique.

La couche la plus épaisse et la plus large de la pensée est fournie par la perception ; au-dessus vient la couche beaucoup plus mince donnée par la conception, puis semé de ci de là, dans les champs de la conception, quelques amas d'idées qu'on nomme des théories, des systèmes philosophiques et scientifiques.

Les hommes ne développent pas tous leur aptitude à penser jusqu'au pouvoir de construire des théories, la plupart s'arrêtent à la perception et se contentent des rudiments du pouvoir de conception, qu'ils appliquent à tort et à travers, de bric et de broc, au hasard des circonstances, comme si leur faculté conceptive était un moulin tournant au souffle capricieux, intermittent de brises folles.

L'activité de leur conception donne naissance à ces vagues idées rationnelles, générales et le plus souvent fausses qui caractérisent l'état d'esprit qu'en France on appelle le Prudhomisme, d'après le type caricaturesque de la Bourgeoisie Joseph Prudhomme (1). La pensée Prudhommesque est surtout guidée dans son activité par cette supposition logique qu'elle admet pour principe supérieur : si tout le monde en faisait autant.... La supposition est le grand procédé de la conception.

L'enseignement universitaire de France, même dans ce qu'on appelle l'enseignement supérieur aboutit à faire des Joseph Prudhomme, des faiseurs de suppositions ayant à leur service beaucoup de mots dont ils ne comprennent pas toujours le sens et qui passent leur vie à rabâcher des banalités auxquelles ils cherchent à donner une apparence nouvelle par des changements qui aboutissent aux figures de Rhétorique bien connues : ce sabre est le plus beau jour de ma vie... Le char de l'Etat navigue sur un volcan... Ce sont des troupes de sangsues dévastatrices et incendiaires... sa main froide comme celle d'un serpent... et autres de même farine qui émaillaient particulièrement les discours de Gambetta.

Ce qui distingue les Bourgeois des classes populaires, c'est une grande provision de mots pour exprimer les mêmes banalités et par contre une infériorité, quant à la quantité des idées de perception.

Percevoir, concevoir, théoriser sont trois étapes de la pensée. Très petit est le nombre des hommes qui parviennent à la troisième étape ; on les nomme Penseurs, Philosophes, Savants : Ceux qui sont restés à l'étape de conception acceptent ou rejettent les dires des théoriseurs sans capacité de les comprendre ; quant à ceux qui restent à l'étape de perception, ils ne savent même pas s'il y a des théories qui aient jamais vu le jour.

(1) Un auteur contemporain vient d'essayer de réhabiliter sans succès, du reste, M. Joseph Prudhomme ; c'est M. Le Mansois Duprey, qui sous le titre : *L'esprit de Joseph Prudhomme,* a publié dernièrement, un plaidoyer peu convaincant en sa faveur.

Les théoriseurs cherchent la Vérité; il y a ceux qui la cherchent pour elle-même sans autre souci, et ceux qui la cherchent pour la communiquer aux autres, supposant qu'elle est communicable. Ceux-ci se font les serviteurs de ceux qui sont restés aux étapes antérieures, les conceptifs et les perceptifs; ils leur apprennent à grouper leurs conceptions et leurs perceptions, suivant des manières qu'ils n'auraient pas pu trouver eux-mêmes; c'est là ce qu'on appelle progrès en Europe : Progrès scientifique et Progrès industriel. A y regarder de près, c'est plutôt une décadence ; c'est la chute aux plans de conceptions et de perceptions des idées qui sont nées au plan des théories ; c'est une matérialisation de la pensée; le théoriseur marche à reculons les yeux toujours fixés sur le plan matériel sur lequel il jette les idées qu'il trouve. Le chimiste par la découverte des lois de combinaison de la matière, trouve le moyen de combiner les corps d'une façon nouvelle; il enseigne ces moyens aux industriels, aux teinturiers, aux métallurgistes, aux droguistes et augmente ainsi le pouvoir des hommes perceptifs sur la matière, mais ce faisant, il n'augmente en rien leur qualité d'hommes ; il ne leur enseigne pas à penser d'une façon supérieure, il leur fournit des moyens de passer encore une plus grande partie de leur temps dans le domaine des perceptions, d'y gaspiller davantage de leur force et de rester, marquant le pas, à l'étape où ils se trouvent.

Agir ainsi, est-ce rendre un bien grand service à l'humanité, comme on le croit en Europe ?

Les théories des savants sont avalées par l'intelligence des conceptifs comme la bouillie par les enfants; le résultat est uniquement de fournir aux conceptifs plus de moyens de bavarder dans le vide qu'ils n'en possédaient auparavant ; ils se réunissent pour échanger des idées qu'ils peuvent extraire des théories avalées en des palabres vacarmeux, comme ceux des perroquets et des singes dans une forêt tropicale.

Voilà quels sont les résultats les plus certains du travail de la pensée systématique en Europe.

Dans l'Inde, les gens capables de théoriser procèdent autrement. Leur but n'est pas d'élever des bandes d'oiseaux babillards qui répètent leurs idées sans les comprendre, ni d'augmenter leurs occupations mentales et physiques des perceptifs dans leur domaine ; ils ne considèrent pas comme un progrès l'augmentation du pouvoir *inconscient* de l'homme sur la matière ; l'état social de notre civilisation industrielle fournit amplement la preuve qu'ils ne se trompent pas sur ce point.

Ce qu'ils se proposent, c'est de faire des hommes pareils à eux, des hommes capables de parvenir à l'étape de la pensée systématique, aptes à construire des théories et capables surtout de monter au-dessus du plan des théories à la région de la connaissance où l'homme redevient perceptif de choses qui ne sont pas rencontrées au plan physique.

Ce qui distingue l'homme des animaux, c'est uniquement l'étape de la pensée à laquelle il est parvenu à l'égard du plan physique. Les animaux perçoivent mieux et plus que l'homme, mais ils ne conçoivent que très rudimentairement, plus rudimentairement que les masses perceptives humaines; quant à théoriser, quant à bâtir des systèmes de conceptions, ils n'y songent pas; ils ne sont pas encore arrivés à l'étape où la chose peut-être faite.

On ne devient ni conceptif, ni théoriste avec les conceptions et les théories des autres, celles-ci ne peuvent nous servir que d'exemple pour nous engager à en faire autant; le savoir communiqué est un savoir fictif, une image de savoir, en rapport avec la connaissance réelle comme l'image d'un homme dans un miroir est en rapport avec son corps.

L'Education Européenne a pour unique but de fabriquer des miroirs de pensée ; aussi l'apparition d'un vrai penseur parmi nous est-elle une merveille ; en effet, ce n'est pas la faute de l'éducation, si le germe de capacité de penser d'une façon supérieure qui se trouvait dans un homme s'est développé. Pour posséder du vrai savoir, il faut l'acquérir par son travail intellectuel ; on ne peut ni le recevoir en cadeau, ni l'acheter. En Europe, les théoriseurs donnent ou vendent le savoir qu'ils ont ou qu'ils croient avoir ; ceux de l'Inde le font fabriquer par celui qui aspire à sa possession ; de là une grande différence dans les méthodes d'enseignement.

Les Hindous qui enseignent exigent d'abord que leur élève soit pourvu du stock d'idées courantes des gens perceptifs et conceptifs, celles qu'on amasse par l'activité des sens et qu'on peut récolter au long des livres en faisant de son cerveau un grenier dans lequel on loge les résultats de la pensée des autres, qu'on est capable de comprendre. Alors ils lui donnent quelques indications pouvant lui servir de jalons pour diriger sa marche dans les champs de la connaissance qu'il aspire à parcourir. En avançant de jalon en jalon, l'élève acquiert par ses propres efforts les mêmes connaissances que son maître ; s'il n'avance pas, s'il tourne autour du premier jalon comme une chèvre attachée à un piquet, la récolte qu'il fait est maigre, il en restera là pour toute sa vie ; il doit attendre que les circonstances soient plus favorables à son développement intellectuel. Si, au contraire, il avance obstinément jusqu'au dernier jalon qui a été planté devant lui, le maître en plante d'autres qui le conduiront plus loin,

mais toujours à la condition qu'il fasse usage de ses propres facultés.

C'est ainsi qu'on fait des hommes, des penseurs.

On jette devant l'esprit des étudiants quelques affirmations à la compréhension desquelles, ils peuvent parvenir et ce, sans les étayer d'aucune démonstration, en indiquant tout au plus quelques analogies pouvant mettre sur la voie, pouvant empêcher de s'égarer à la recherche de la démonstration dont on a besoin.

En Europe, on procède tout autrement, au lieu de considérer l'intelligence comme un terrain dans lequel il faut semer des graines pour obtenir des plantes, on la regarde comme une caisse vide, dans laquelle on peut jeter les choses inertes que sont les idées produites par d'autres. Plus une boîte cranienne est pleine, plus on considère comme instruit celui qui en est pourvu.

Un homme instruit d'Europe est un épicier ayant dans la tête un magasin aux tiroirs bien remplis d'épices dont il ignore et la nature et la provenance ; un homme instruit d'Orient est un planteur ayant dans la tête des champs, où poussent les épices. G. MORVAN.

DE LA NATURE DE L'HOMME

Nous avions toujours supposé que le corps de l'homme n'était qu'un champ de bataille sur lequel deux ennemis combattaient : les microbes de vitalité ou de santé et les microbes de mortalité ou de maladie.

Chez un homme sain et bien portant, les microbes de vitalité ayant le dessus, c'est la santé ; quand l'homme est au contraire malade, c'est que les microbes de la mortalité prédominent dans son corps. — Notre théorie, inutile de l'ajouter, a été absolument combattue par divers docteurs, les Drs Ferdut, Onimus, entre autres, qui soutenaient, eux, que le microbe n'apparait que chez l'homme malade et que l'homme en bonne santé n'a pas de microbes.

Nous n'avons jamais été persuadés que la théorie des docteurs fut plus vraie que la nôtre, aussi ayant voulu connaître l'opinion d'une Entité de l'astral sur le sujet, voici la communication que nous avons reçue. Parmi nos lecteurs et collaborateurs, nous comptons des docteurs, nous serions heureux d'insérer s'il y a lieu, leur réponse à la communication suivante. E. B.

(COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE)

Le corps de l'homme est un alambic colossal, qui ne fonctionne (1) qu'à l'aide d'innombrables travailleurs. Ceux-ci tirent leur propre substance des manipulations diverses, qu'ils accomplissent dans cet alambic, car ces ouvriers sont à la fois le corps et l'intelligence mécanique de cette usine vitale qui est l'homme. Celui-ci apporte les matériaux à ces ouvriers, afin qu'à leur tour ces derniers fournissent à l'homme le fluide vital, et maintiennent ainsi l'homogénéité de sa forme physique et astrale. En échange, l'homme doit également à ses ouvriers des temps de repos, ainsi qu'une petite ration de la lumière que procure le fluide nerveux, venant se charger d'intelligence dans le cerveau ; or, si l'homme surmené attire uniquement à lui pour sa nutrition cérébrale, les réserves vitales du reste du corps, au lieu de lui distribuer journellement sa réconfortante substance lumineuse, l'homme provoque surtout dans les parties faibles de l'organisme, un désarroi général qui amène la mortalité des animalcules. Ceux-ci surmenés succombent en protestant à leur manière, faisant ressentir à l'organisme tout entier leur collective souffrance. C'est aussi le cri de révolte des survivants qui réclament de leur Dieu, le retour à la répartition normale, le rétablissement de l'harmonie dans les fonctions : Travail et repos combinés, nourriture sagement appropriée au tempérament. Dans l'âge mûr, une grande attention dans le régime au sujet des déperditions naturelles de tous genres, parce qu'alors l'usance de l'alambic, la vitalité moins forte des ouvriers, rendent plus lentes, les acquisitions de forces, il faut donc veiller à ne pas dépenser inutilement, inégalement surtout, afin que, l'appareil et ses minuscules habitants puissent, sans trop de souffrances, atteindre l'heure de la libération. M. A. B.

(1) Par ce terme *colossal*, il faut comprendre immense surtout par la variété des opérations qui s'accomplissent dans le corps de l'homme et la grande quantité des mécanismes et forces utilisées.

ESQUISSE

d'une Histoire du Néo-Spiritualisme

Suite (1)

Dès ce moment, le spiritisme est délaissé par les plaisantins et les farceurs qui se font un jeu de tout, et il est étudié par des gens sérieux.

Des réunions sont organisées dans un local de la rue Richelieu dans lequel nous sommes allés dès 1863, à notre arrivée à Paris ; c'est dans ce local que se donnaient les réunions spirites et qui ont eu lieu rue Richelieu jusqu'au transfert de la société et de la librairie rue de Lille, vers 1869 ou 1870.

Dès 1860, le spiritisme est étudié avec foi, avec conviction par de très-nombreux disciples d'Allan-Kardec qui devient dès lors le chef incontesté du spiritisme, même chez les nations étrangères.

C'est le Maître qui formule le premier des

(1) Voir le numéro 127.

préceptes et des lois, dans des ouvrages qui obtiennent un énorme succès et qui sont aujourd'hui traduits dans les principales langues de l'Europe.

Nous ne les mentionnerons même pas ici ; la plupart de nos lecteurs connaissant ces ouvrages ; nous nous bornerons à dire que les œuvres d'Allan-Kardec sont remarquablement écrites et portent l'empreinte d'une grande logique par la simplicité même des pensées qu'elles renferment. Elles sont d'une lecture facile et écrites de façon à être comprises par les esprits les moins cultivés ; c'est là pour nous, un très grand mérite. Nous devons ajouter cependant que ces œuvres de sentiment et nullement scientifiques ont singulièrement vieilli dans l'espace de trente ans. Elle ne peuvent aujourd'hui satisfaire la soif de de recherches et d'instruction qui devore nos contemporains, surtout quand il s'agit de science et de philosophie. Il nous faut plus que du sentiment, il nous faut aussi des faits, des preuves certaines, des raisonnements basés sur des fondements sérieux et non sur de simples hypothèses. D'après nous, (c'est notre opinion personnelle) l'auteur semble avoir absolument dédaigné l'expérimentation pour ne faire que de la théorie, car on ne peut donner le nom *d'expériences* à l'énorme série de communications obtenue à l'aide de médiums.

Jamais Allan-Kardec n'a pu s'astreindre à des expériences de matérialisation ou de phénomènes tangibles ; il ne pouvait les souffrir, nous tenons cela de sa veuve même, de Madame Allan-Kardec que nous avons fréquenté depuis 1871 jusqu'à la fin de sa vie.

Allan-Kardec en agissant ainsi qu'il l'a fait à l'égard du spiritisme a-t-il eu tort, a-t-il eu raison ? Nous estimons qu'il a bien agi, car si au début, alors que les esprits des adeptes n'y étaient pas préparés, il avait voulu s'occuper des phénomènes tangibles, il aurait absolument sombré et le ridicule, joint à la malveillance, aurait eu raison de son œuvre ; les ennemis du spiritisme l'auraient très-certainement ruiné.

Et Allan-Kardec a eu un très-grand mérite, il a le premier essuyé le feu du ridicule, sous lequel ses ennemis voulaient l'empêcher de poursuivre son œuvre. Le premier, et presque seul, il a bravé le ridicule pour propager une œuvre qu'il a cru utile et éminemment humanitaire, puisqu'il croyait avec une certaine apparence de raison que la DOCTRINE SPIRITE pouvait remplacer les dogmes des religions et satisfaire ainsi au besoin de religiosité qu'éprouvent un grand nombre d'âmes, qui au point où nous sommes arrivés en science, ne peuvent plus croire à des dogmes religieux surannés.

Allan-Kardec, et ce n'est pas là son moindre mérite, a donné de très grandes consolations à quantité d'âmes qui, sans lui, auraient pu dévier du droit chemin ; il a certainement rendu meilleures, quantité de personnes qui sans le spiritisme auraient mal tourné ; enfin il a eu le grand mérite de mettre en action le grand mouvement spiritualiste contemporain qui secoue si fortement notre fin de siècle. Allan-Kardec a été également le promoteur du mouvement scientifique psychique qui s'est produit dans ces dernières années, et qui continue sa marche ascendante.

Nos *grands* savants ont dédaigné le spiritisme, mais ils ont étudié la force psychique, ce qui est absolument la même chose. — Ils étudient aujourd'hui la photographie *spirite* dite aujourd'hui *psychique*.

Après avoir vu ce qu'à fait Allan-Kardec, nous étudierons ce qu'ont fait ses successeurs immédiats, nous verrons aussi quels ont été les ennemis les plus acharnés du spiritisme en étudiant dans les chapitres suivants la *Théosophie* et *l'Occultisme*, ainsi que les diverses sous-sections de ces deux grandes divisions du Néo-spiritualisme.

(*A suivre*) ERNEST BOSC.

La mort d'Yadinadatta [1]

(*Suite et Fin*)

« Vois ce sentier, ô fils de Raghu, il conduit à l'ermitage de mes parents ; va voir mon père et instruis-le du malheur qui vient de le frapper. Implore très-humblement sa clémence, si tu ne veux pas que par une terrible imprécation, il te réduise en cendres, comme le ferait la flamme d'un arbre mort et depuis longtemps desséché. Mais avant de partir, retire de ma poitrine cette flèche qui me brûle et qui semblable à la foudre a détruit subitement les forces vives de mon existence. Calme cependant ta grande frayeur, tu n'es pas un brahmicide, car si mon père est un Brâhmane illustre, ma mère n'est qu'une Soudrâ. »

Telles furent les dernières paroles de cette pauvre et innocente victime.

Je m'empressai de retirer aussitôt du sein de ma victime le fer meurtrier et je conjurais le ciel de prolonger ses jours ; mais hélas ! au même instant, les yeux du yogui se fermèrent et un dernier soupir s'échappa du fond de sa poitrine... il était mort !

L'angoisse que j'éprouvais en ce moment néfaste était plus terrible que la mort même.

Après avoir rempli le vase avec de l'eau puisée dans le fleuve, je m'acheminai vers l'ermitage du Brâhmane infortuné. Je n'en étais plus qu'à

(1) Voir les numéros 126 et 127.

quelques pas, quand bouleversé par l'idée du malheur que je venais de commettre, je m'arrêtai en me représentant à l'esprit, et cela avec un douloureux attendrissement, les deux pauvres vieillards ; je les voyais comme une paire d'oiseaux à à qui on aurait brisé les ailes.

Quand je les eus aperçus, ils paraissaient désolés de la longue absence de leur fils, de ce bon fils dont je venais de les priver à tout jamais.

Trompés par le bruit de mes pas, le père crut à l'arrivée de son fils et dit : comme tu as tardé à rentrer au logis... Donne-moi sur le champ de l'eau pure que tu as été puiser au fleuve sacré. Pourquoi t'es-tu attardé sur le rivage, ô Yadinadatta ? Quel chagrin ton absence a causé à ta mère ! Si elle ou moi t'avons jamais donné un sujet quelconque de mécontentement, pardonne-nous-le, cher fils et ne nous cause jamais plus pareille inquiétude. Toi seul est ma force, tu le sais bien, je suis incapable d'agir ; privé de la lumière, je ne puis voir que par tes yeux, aussi c'est sur toi que repose ma vie toute entière. Mais pourquoi, ô mon fils, ne réponds-tu pas ?

Et balbutiant d'une voix étouffée par mes sanglots, je dis au vieillard : « Je ne suis point ton fils, ô Brahmane vénéré ! Je suis Daçaratha de la Caste des Tchattrias, et je viens devant toi pour te demander pardon d'un malheur épouvantable presque d'un crime, bien involontaire ; voici comment : — J'étais placé en embuscade sur les bords du Sarayû, mon bras était armé d'un arc terrible, avec les traits duquel, je voulais surprendre quelques fauves et les tuer. Croyant tuer un éléphant qui se désaltérait au fleuve, je perçais de mes traits ton fils, trompé par le bruit qu'il faisait en remplissant son vaisseau. Hélas ! Quelle funeste erreur ! Aux cris plaintifs du mourant, je reconnus ma victime. Je vole à elle, je cherche à retenir sa vie et tout tout d'abord j'arrache de sa profonde blessure le fer meurtier, mais au même instant sa belle âme s'exhala bien innocente sans doute, vers les cieux.

Et maintenant, ô sage Brahmane, tu sais tout, ce meurtre tu le vois est bien involontaire ; aussi je te prie, je te supplie de ne point faire éclater une juste, trop juste colère contre un malheureux que tu vois là, anéanti et courbé à tes pieds.

Mon récit avait tellement atteré les vieillards, que longtemps ils demeurèrent sans connaissance ; lorsqu'ils eurent repris l'usage de leurs sens, le vertueux solitaire m'adressa la parole en ces termes :

« Si tu as accompli sciemment ton crime et si, perfide, tu cherches à le pallier par un vil mensonge ; je te maudis, et je veux que l'imprécation que contre toi je lance, anéantisse à l'instant ta puissance et que sept fois elle pèse sur ta tête coupable ! Mais hélas, si c'est tout à fait involontairement comme tu l'as dit que tu as fait périr mon fils, vis et que la famille illustre de Raghou, soit à jamais à l'abri contre toutes mes imprécations. »

« Conduis-moi promptement à l'endroit fatal où percé de ta flèche mortelle, mon fils est étendu sans vie. Encore une fois, je désire toucher de mes tremblantes mains le corps glacé de mon enfant, si toutefois j'ai assez de force pour ne pas succomber auparavant sous l'excès de ma douleur. Que ma compagne et moi, arrosions encore une fois de nos larmes le front de cet enfant, qui si jeune encore a payé son tribut à la cruelle mort. »

Alors prenant par la main les deux vieillards éplorés et inconsolables (je ne l'essayais point du reste), je les conduisis au lieu où gisait inanimé, le corps de leur fils.

Ils caressèrent longtemps cette chère dépouille, puis poussant un profond soupir, ils tombèrent en sanglotant, sur le sol à ses côtés et dirent :

La Mère. — O Yadinadatta, ô mon fils ! toi qui m'aimas plus que ta propre vie, pourquoi sur le point de me quitter pour un si long voyage, ne m'adresses-tu pas une seule parole de consolation ? Un baiser encore, ô mon enfant, encore un seul baiser, avant que je puisse me résigner à cette horrible séparation.

Le Père. — C'est moi, ô mon cher fils ! C'est ton père, et cette femme qui est là, c'est ta mère ; ne nous reconnais-tu donc pas ? Allons, lève-toi, lève-toi donc, et viens te réjouir de nos embrassements. Le soir quand je serai plongé dans ma pieuse méditation, quelle douce voix, ô mon fils chéri, fera raisonner à mon oreille le mélodieux chant des saintes et sacrées écritures ? Au lever de l'aurore, quand j'aurais accompli les ablutions prescrites et répandu sur le feu sacré l'huile bénite, quelle main massera mes pieds afin de maintenir leur souplesse ? Qui, désormais, ira dans la forêt arracher les racines et cueillir les fruits pour apaiser la faim de deux pauvres vieillards ? Et comment pourrai-je secourir ta mère, la chaste et noble compagne de ma vie, elle qui, comme moi, est privée de la vue, ce don céleste ?

« Mais à quoi bon m'inquiéter de l'avenir, ô mon cher fils ? Je sens bien que nous allons te rejoindre ! Nous succomberons tous deux, très certainement à la douleur qui nous accable, demain, nous serons avec toi ! En attendant notre arrivée, partage innocente victime le sort des héros qui glorieusement tombés dans les combats, n'ont jamais revu leurs foyers. Habite à jamais cette région aithérée, qui est donnée en partage aux Arahats et aux Munis, versés dans la connaissance des Védas. Va auprès de ces hommes généreux, qui durant leur sainte vie, n'ont cessé de distribuer aux brahmanes, des terres fer-

tiles, des vaches fécondes, de l'or et du riz. — Tel est, ô Yadinadatta, l'état fortuné qui t'est sûrement réservé, et dont sera exclu à jamais l'être qui t'a donné la mort, s'il l'a fait à dessein »!

Après avoir ainsi soulagé leur douleur et dégonflé leur cœur, ces deux bons et excellents parents s'apprêtaient à faire à leur enfant les ablutions prescrites, lorsqu'il virent son astral (double aithéré) tout resplendissant de lumière, planer au-dessus de leur tête dans un char orné de superbes fleurs.

Avec une voix céleste, cet esprit adressa à ses parents ces paroles consolatrices: « Cessez, chers auteurs de mes jours, de vous affliger à mon sujet, une demeure sainte et parfaite est déja à ma disposition, quand vous viendrez ici, nous y jouirons ensemble d'un bonheur inaltérable. Le grand Daçaratha est innocent de ma mort, seul le destin avait compté mes jours.

Ces paroles prononcées, l'Esprit s'élança dans l'espace aithéré en marquant son passage d'une longue trainée lumineuse.

Les deux nobles vieillards réconfortés par cette apparition, rendirent à leur fils des devoirs funèbres ; puis après se tournant vers moi, le Brahmane me dit: « Je sais maintenant que le meurtre de mon fils a été involontaire, et je demande, comme la perte de mon fils va certainement occasionner ma mort, que tu périsses un jour de même, par suite du violent chagrin que tu éprouveras au sujet de ton fils (1). »

Mon Karma chargé ainsi de l'imprécation du Brahmane, je m'en retournai tristement à Ayodhyâ ; j'y appris bientôt la mort des deux malheureux solitaires, qui n'avaient pu survivre à leur malheur. Cette mort m'affligea grandement.

Je sens maintenant, ô Kawalyâ que le terme auquel doit s'accomplir l'imprécation des vieillards est arrivée. La sombre mélancolie à laquelle je suis en proie depuis l'exil si funeste de Râma, a détruit le principe de mon existence, comme un grand fleuve débordé, renverse sur ses rives les grands arbres qui s'y trouvent. Encore un peu, et le dernier souffle qui m'anime va s'échapper de ma poitrine. Déjà ma vue s'obscurcit, ma mémoire s'en va, et les envoyés du terrible Vaivaswata m'environnent de toute part ; je les sens ; je les vois ; ils me saisissent !

Oh ! si Râma pouvait me toucher de sa douce main, si je pouvais entendre sa voix, je renaîtrais certainement à la vie, comme si j'avais goûté à l'Amrita (2).

(1) Il ne faut pas voir dans ces lignes une imprécation, mais plutôt une sorte de souhait de la part du vieillard, afin de décharger le Karma de Daçaratha du meurtre de Yadinadatta.

(2) L'Amrita, c'est l'Ambroisie des Dieux hindous, obtenue par le barattement de la mer de lait, comme on peut le voir au mot Vishnu (a). — Ce breuvage était ainsi nommé par ce quil préservait de la mort, c'est-à-dire qu'il donnait l'immortalité, etc...

(a) Dictionnaire de la science occulte, *verbo*, Amrita, page 105 (*sous presse*).

Que je voie mon fils, que je jouisse d'un seul de ses regards, alors je mourrai satisfait. — Mais si, privé de sa présence, il faut que je renonce à la lumière, ô Kansalyâ, je ne crois pas qu'il existe une douleur pareille à la mienne... Les Etrangers au contraire (ceux qui ne sont pas ses parents) pourront tous à l'envie se repaître de ses charmes, quand semblable à Indra il rentrera, après son exil dans la ville d'Ayodhyâ. Ils seront si heureux qu'ils participeront à la nature des Dieux les êtres favorisés sur lesquels se fixeront les beaux yeux de mon fils, ces beaux yeux plus doux et plus gracieux que la fleur de Lotus Bleu ! Des milliers de fois plus heureux que moi, ils jouiront paisiblement du bien dont la privation me fait mourir. »

Tout rempli de l'idée de Râma, le Grand Roi Daçaratha, parvint ainsi au terme de son existence.

Telle la lune au lever de l'aurore perd peu à peu de sa lumière argentée.

« O Râma ! O mon fils adoré ! »

Telles furent les dernières paroles du Roi et son âme s'exhala dans les cieux. X.

Fin.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu un grand nombre de livres, nous rendrons compte aujourd'hui d'une partie, quant aux autres nous donnons leur titre en attendant qu'ils aient eu aussi leur compte-rendu :

La main et ses mystères. — L'éditeur A. L. Guyot, 20, rue du Croissant, à Paris, nous donne aujourd'hui dans sa collection *Série U, 3,* une *Chiromancie* de M. Marius Decrespe, qui est fort intéressante et bien écrite, ce qui n'est pas un mince mérite ; 25 figures élucident le texte pourtant très clair. Nous n'avons reçu encore que le tome premier, nous en reparlerons plus longuement quand nous aurons reçu le tome II et dernier. Ajoutons pour ceux de nos lecteurs que la question intéresse, que les volumes ne coûtent que 20 centimes chaque. Il est difficile pour ne pas dire impossible de mettre la science à meilleur marché.

Psychologie *des grands calculateurs ;* par Alfred Binet, 1 vol. in-8°, avec figures, 3,50. — Paris, Hachette et Cie.

Ouvrage remarquable qui renferme des aperçus très curieux et présente un haut intérêt pour la science, surtout pour la science occulte.

Quand nous disions, il y a plus de 30 ans que les grands calculateurs qui ont existé étaient des

sensitifs ou médiums voyants ou auditifs, même les personnes qui nous connaissaient bien, disaient : Ah voilà ; sa marotte le reprend ; nous étions même un homme pondéré en tout, on nous décernait des titres flatteurs, mais quand nous parlions psychisme, nous n'étions qu'un *Toqué*.

Or le livre sur lequel nous voulons appeler spécialement l'attention de nos lecteurs est signé d'un nom connu et estimé par les savants, il a pour auteur Alfred Binet, l'éminent directeur-adjoint du Laboratoire de Psychologie physiologique des hautes études à la Sorbonne. Inutile de dire que l'ouvrage est fait avec une grande méthode et ne contient strictement que ce qu'il faut, une très courte préface, un simple avis au lecteur trois quart de pages pour dire ce que contient le livre et sous l'inspiration de qui il a été fait.

Puis un court historique nous apprend les noms et les principaux faits des grands calculateurs ; le plus ancien de tous les calculateurs prodiges est Nikomachos de Gerasa, puis celui de Mathieu le Coq, cité dans la relation du 3e voyage accompli en Italie, en 1664, par Balthasar de Monconys que le Duc de Chevreuse accompagnait.

Le voyageur raconte que se trouvant à Florence le 15 juin, « un lorrain nommé Le Coq, qui se mêle de peinture amena un petit fils qu'il a nommé Mathieu, âgé de huit ans seulement, lequel dès l'âge de six ans commença de faire sans savoir, ni lire, ni écrire toutes les plus difficiles règles d'arithmétique, comme les quatre premières, la règle de trois, de compagnie (société) racines carrées, cubes et cela à l'instant qu'on lui en fait la proposition ; il est assez beau, répond agréablement et spirituellement aux choses qu'on lui dit et a le teint un peu plombé. »

Après cet enfant-prodige, nous lisons une notice curieuse sur *Tom Fuller*, surnommé le calculateur nègre ou de la Virginie ; puis une autre sur *Jedediah Buxton*, du petit pâtre sicilien *Mangiamele* qui arriva à Paris à l'âge de dix ans fut présenté à l'Académie par Arago, et résolut. devant cette assemble diverses questions, entre autres on lui demanda la racine cubique de 3796416? et au bout d'une *demi-minute!* il répondit : 156, ce qui est bien la racine cubique.

Enfin ce premier chapitre se termine avec une notice assez étendue sur Henri Mondeux le petit paysan fils d'un pauvre bûcheron des environs de Tours.

Tout jeune à l'âge de sept ans, « pendant qu'il gardait ses moutons, dit M. A. Binet, il s'amusait à faire des calculs de la tête et montrait déjà une habileté extraordinaire. »

Avec le chapitre II, notre auteur arrive au célèbre calculateur Jacques Inaudi, dont nous allons parler assez longuement ayant eu occasion de le questionner, il y a environ dix mois à Tours.

(A suivre) E. B.

H. P. Blavatsky. — La clef de la théosophie, in-8° de 400 pages. Paris, aux publications de la société théosophique, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Arthur Arnould. — Les croyances fondamentales du Bouddhisme avec préface et commentaires, in-8°, Paris même adresse que ci-dessus.

Nous donnerons une étude approfondie de cet opuscule qui en trois-quart d'heures apprend au lecteur le résumé de la théosophie.

Alber Jhouney. — Le Livre du Jugement, Hymne III, la rédemption, gr. in 8°, Paris, Comptoir d'édition.

Du même. — Le royaume de Dieu, in-8° jésus. Paris, Carré, éditeur.

Du même. — Fraternité de l'Etoile, in-8°, Tours, E. Arrault et Cie (non mis dans le commerce).

Du même. — Esotérisme et Socialisme, in-8°, Paris, Comptoir d'Edition, 14, rue Halévy.

Le Chevalier Digby. — Discours sur la Poudre de sympathie ; réédition faite par Georges Démarest, in-12, Paris, Librairie spiritualiste, 60, rue Turbigo.

J. M. de Vèze. — Histoire des crimes et des suicides du tripot de Monte-Carlo ; nouveau tirage, Vanier, éditeur, Paris.

Dr Pascal. — La Réincarnation, ses preuves morales, scientifiques, philosophiques et directes, in-8° raisin de 92 pages . . . . . 2 francs.

Publication de la S. T., 11, rue de la chaussée d'Antin. — Paris. Nous donnerons prochainement quelques extraits de cette œuvre, dont nous n'avons pas à faire l'éloge, nos lecteurs estimant à leur juste valeur, les travaux de notre collaborateur et ami Pascal.

L'abondance des matières nous force à rejeter au prochain numéro, un article du Moniteur Spirite et Magnétique ayant pour titre : *La valeur pratique des communications*.

Cet article paraîtra dans le prochain numéro avec un article du Dr Pascal sur les continents disparus ; des diverses sépultures par Pierre Duvar ; la question végétarienne par le Dr Bonnejoy du Vexin ; la suite de l'Esquisse d'une histoire du Néo Spiritualisme, enfin divers extraits des travaux ou conférences d'Annie Besant par notre collaborateur G. Morvan.

AVIS. — On nous demande de divers pays de l'Etranger des collections de la «Curiosité» de 1 à 100 — Ces séries sont complètement épuisées ; nous ne pouvons disposer que de la série de 101 à 125 au prix de SEPT FRANCS pour la France HUIT FR. pour l'Étranger.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.
Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc